

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(14 septembre - 5 octobre\) Item](#)[41. Val-Richer, Mardi 19 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

41. Val-Richer, Mardi 19 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambition politique](#), [Discours autobiographique](#), [Parcours politique](#), [Politique \(France\)](#), [Presse](#), [Relation François-Dorothée](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (14 septembre - 5 octobre)

Ce document est une réponse à :

[42. Paris, Mardi 19 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-09-19

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je suppose que vous avez vu l'article du Temps d'hier lundi, et que vous avez deviné sans peine d'où il vient.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°78/108-109

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 159, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/116-122

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°41 Mardi 10 h. du soir

Je suppose que vous avez vu l'article du Temps d'hier lundi, et que vous aurez deviné sans peine d'où il vient. C'est son journal et sa façon d'agir. J'entends d'ici la conversation d'où l'article est sorti, et je nommerais, je crois, le journaliste qui a rédigé la conversation.

Avez-vous rencontré beaucoup de petites infamies pareilles ? Vraies infamies de comédies, aussi petites qu'odieuses. J'en suis et j'en serai contrarié autant et aussi longtemps que vous le serez. Malgré votre désir et les précautions prises, je n'osais pas espérer que votre nom ne parût jamais dans un journal ; mais je ne me serait pas permis de prédire qu'il y viendrait par là. J'ai retrouvé les quelques lignes de la Presse. Savez-vous qui les a écrites ? Mad. Emile de Girardin, celle chez qui le Duc et la Duchesse de Sutherland allaient passer la soirée. Il y a des fripons qui volent les bourses, les mouchoirs. Il y en a d'autres qui volent les noms propres, les anecdotes vraies ou fausses. Et Chaque journal a ses coureurs de faits, de nouvelles, qui vont les recueillant et les escamotant dans tout Paris, chacun où il peut, tel dans les rues, tel dans les cafés, tel dans les salons. Et plus le non est illustre, plus le fait se paye cher. Mais ceux-ci ne sont pas des faits payés : ce sont des faits fournis gratis. Quelle honte !

Je suis préoccupé de votre contrariété. Je voudrais tant vous faire vivre dans une atmosphère parfaitement calme et douce ! Connaissez-vous en même temps rien de plus ridicule, si vous lisez ces journaux là, que tout leur ardeur à démontrer pour les matins, qu'il est impossible que M. Molé tombe, impossible que je trouve des alliés pour le renverser impossible que je revienne au pouvoir ?

Je ne pense à rien, je n'essaie rien, je ne parle ministère à personne ; les journaux qui me sont amis ne mettent aucune combinaison en avant, attaquent à peine quelques actes, quelques tendances du Cabinet. n'importe; on se démène, on crie comme des assiégés sous qui une mine va sauter, qui voient commencer un violent assaut. On semble obsédé par un fantôme. Pour les patrons de la conciliation générale, c'est bien peu de sécurité. Je ne sais pourquoi je vous parle de cela. L'article de ce matin, m'a donné de l'humeur et m'a fait penser à tout le reste. Habituellement je n'y pense guère. Rien ne me paraît plus plaisant que l'agitation sans relâche, les machinations continues, le tourment d'esprit qu'on m'attribue. J'ai de l'ambition toujours, j'en conviens ; de l'activité au besoin, je l'espère. Mais personne ne se remue moins que moi ; personne ne méprise davantage tout mouvement, petit, impatient, prématûre. Il faut, je crois, dans la vie politique, & sous notre forme de gouvernement, inventer très peu, frapper à très peu de portes, attendre tranquillement et se contenter d'être toujours prêt & à la hauteur de la

marée montante, quand elle arrive. C'est mon goût, et je le suivrais n'eussé-je pas d'autre raison. Mais c'est aussi, je crois la vraie habilité. Je n'irai pourtant pas me coucher sur ces idées et ces paroles là.

Qu'est-ce donc que ces étouffements que vous avez eus à l'Eglise ? Certainement, il faut soigner votre santé. à chaque soin que vous prendrez, remerciez vous de ma part. Je vous soignerais si bien si j'étais toujours là ! Adieu, adieu. Il n'est pas onze heures. Vous avez encore du monde. Je vous assure que si j'y étais, je serais très aimable, aimable pour M. de Muhlinen. Adieu à demain.

Mercredi 10 heures ¼

Vous n'avez surement pas vu l'article du Temps. Vous ne m'en dîtes rien. Voyez-le. Il faut savoir où l'on en est. Je ne voudrai jamais que vous ignoriez rien de ce qui vous a touché, de ce qui nous touche de si près. Et pourtant que me fait le Temps, que me font tous les journaux du monde quand je reçois de vous une lettre comme le n° 42 ? Permettez-moi de ne pas vous en parler en ce moment. Vous savez qu'il y a des moments, bonheur ou malheur, où j'ai besoin de me taire, où je ne puis pas, où je ne veux pas parler. Mais vous m'avez ravi. Mais vous venez de me donner une joie incomparable. J'en ai besoin.

On me dit que le mariage de M. Duchâtel n'aura lieu que dans les premiers jours d'octobre. J'attends demain M. Duvergier de Lausanne qui vient passer ici 36 heures et qui m'apportera quelque chose de positif. Je n'ai pas répondu à votre question, je ne vous ai rien dit du tout. Je voulais ; je veux savoir. Je déteste les attentes vaines. Je les déteste pour moi pour vous. Mais, il faut que je donne ma lettre. Le facteur l'attend. Adieu. Adieu. Je ne sais qu'ajouter à mon adieu. Et pourtant, j'y voudrais tant ajouter. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 41. Val-Richer, Mardi 19 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-09-19

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 07/01/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/954>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur159

Date précise de la lettreMardi 19 septembre 1837

Heure10 h. du soir

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

Mardi - 10 h. du Soir. 159

au mondial. Je h:11

en très aimable
ordre, à demain.

Le 11

au Temps.
en train en
un peu de
l'heure de
Temps, que me
meudi je recevi.
Permettez-moi
et vous faire
savoir, où j'ai
où je ne vous
ai pas rendu
de mes bonnes
choses. J'attends
qui vient
en quelque
autre
de tout. Je
l'attends
pour vous. Mais
le facteur attend
mon retour. Je
l'attends. L

h:20

Je suppose que vous avez vu
l'article du Temps d'hier lundi, et que vous
avez deviné sans peine où il vient. C'est son
journal et sa façon d'écrire. J'entends dire la
conversation dont l'article est sorti, et je nommerai
je crois, le journaliste qui a rédigé la conversation.
Il y a rencontré beaucoup de petits infamies
peuvent être, vraies, infamies de comédie aussi
peut-être quelques-unes. Il a bien sûr été contrarié
autant et aussi longtemps que vous le ferez.
Malgré votre devoir de la publication privée, je
n'ose pas espérer que votre nom ne parut
jamais dans un journal; mais je ne me serai
pas permis de prétendre qu'il y viendrait pour la.
J'ai retrouvé les quelques lignes de la Presse.
Savez-vous qui le a écrit? madame Smith de
Girardin, celle chez qui le duc et la duchesse
deutherland allaient passer la soirée. Il
y a des personnes qui volent les boîtes, les
mouchoirs. Il y en a d'autres qui volent les
mens propres, les anecdotes, vraies ou fausses.
Chaque journal a des courriels de facts, de

nouvelle, qui vont le recueillir et le recommander peu de succès dans tout Paris, chacun où il peut, tel dans la rue, tel dans le café, tel dans le salon. Et plus le nom est illustre, plus le fait se propage, mais fait peu à peu. Mais ceux qui ne sont pas du fait, payent le souci du fait, pour mi grati. Quelle honte ! Je suis préoccupé de votre considération. Je voudrais bien vous faire vivre dans une atmosphère parfaitement calme et douce !

Connaissez-vous en même temps rien de plus ridicule, si vous lisez ce journal que la querelle ordinaire à démontrer pour le matin, que c'est impossible que le soleil tombe, impossible que je trouve de l'altér pour le renverser, impossible que je revienne au pouvoir. Je ne pense à rien, je n'ose rien, je ne parle ministre à personne ; les journaux qui me sont amis, ~~ne~~ mettent aucune combinaison en avant, attaquent à peine quelques actes, quelques tendances du cabinet. N'importe, on se débrouille, on tire, comme des assaillants. Nous qui une mine va sauter, qui voient commencer un violent assaut. On semble abrider par un fantôme. Pour le patron de la conciliation générale, c'est bien

je ne sais l'acte de ce que l'agitation le tourment de l'ambition toujours, je sens moins que ma lout mauvaise. Il faut, je crois, faire frapper à la lourde, et si à la hanture elle arrive, le ministre, je pense, je crois, la voie. Je n'aurai rien à ce pénitencier, j'entraînement chaque fois, de ma part, j'aurai toujours

la circonscription peu de sécurité.

let. 14. Je ne sais pourquoi je vous parle de cela.
les salons. Et l'activité de ce matin me donne de l'humeur d'
est de payer, mais fait penser à tout le reste. Habituellement je
fais payer, n'y pense qu'une fois, ne me parait plus plaisant
Quelle honte !

le. Je

une atmos-
sphère !

rien de plus
que la que
matin que
impossible
avancer
en vain ! Je
je ne
journées
autres
à peine.

des cabinets.
comme
à droite
naut. On
Pour les
de, c'est bien

je ne sais pourquoi je vous parle de cela.
l'activité de ce matin me donne de l'humeur d'
est de payer, mais fait penser à tout le reste. Habituellement je
fais payer, n'y pense qu'une fois, ne me parait plus plaisant
que l'agitation sans relâche, les machinations continuelles,
le tourment d'esprit qu'on m'attribue. J'ai de
l'ambition toujours, je crois ; le tact n'est pas
bon, je l'espire. mais personne ne le connue
meilleur que moi ; personne ne méprise davantage
tout mouvement petit, imprudent, prématuré.
Il faut, je crois, dans la vie politique de sou-
mettre forme de gouvernement, inventer les, peu,
frapper à l'œil, peu de portée, attendre tranquil-
lement, et se contenter d'être toujours prêt lors
à la hantise de la marche montante, quand
elle arrive. C'est mon goût, et je le suivrai
malgré je ne, d'autre raison. mais c'est aussi
je crois, la vraie habileté.

Je n'aurai pourtant pas une croûte sur ce
soir et ces paroles, là. Qu'est ce donc que cet
émoi commun que vous avez eus à l'Eglise ?
certainement il faut soigner votre santé. à
chaque fois que vous pourrez, remercier vous
de ma part. Je vous soignerais si bien si
j'étais toujours là ! Adieu. Adieu. Il n'est

par onze heures. Vous avez encore du malheur. Je
vous assure que, si j'y crois, je serai très aimable,
aimable pour M^{me} de Muhlinen. Adieu, à demain.

10.11

10.20

Bien cordialement

Vous n'avez rien manqué par un article du Temps.
Vous ne m'avez rien. Regardez-le. Il fait savoir où
l'on va et de ce qu'on va faire, j'espère que vous ignoriez
rien de ce qui touche, de ce qui nous touche, etc.
Si je suis le journal qui me fait le Temps, que me
faut-il faire, le journaliste du monde quand je recevais
de vous une lettre comme le 2^{me} Mr ? Permettez-moi
de ne pas vous la parler en ce moment. Vous savez
que si je vous parle de ce moment, lorsque on malheur,
bien que je ne puisse pas, où je ne veux
pas parler. Mais vous n'avez rien. Bien vous venez
de me donner une joie incomparable. Je n'aurai
pas dit que le mariage de M^{me} Duchatel n'aura
rien que dans les prochains jours d'octobre. Demain
demain M^{me} Divergues de Chauvaine qui vient
nous ici 26 heures, et qui rapportera quelque
chose de positif. Je n'ai pas répondu à votre
question, je ne vous ai rien dit de tout. De
toutefois, je vous savais. Je déteste les attentes
vaines. De la détesté pour moi, pour vous. Mais
il faut que je donne ma bête de facture l'heure
d'adieu. Adieu ! Je ne fais qu'ajouter à mon adieu. Et
pourtant, j'y voudrai faire ajouter l'adieu. E

l'article du
aurez deviné
journal et
l'conversation
je crois, le je
me suis
pas mal, ? V
petite qu'on
autant et au
malheur ! vous
n'avez pas esp
jamais dans
pas permis à
J'ai retrouvé
tous vous q
Girardin, etc
de Stéphane
y a de frigo
mouchoirs.
mains propres
chaque jour.